

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 86

Number 1 *Ce que s'indigner veut dire: Ambroise
Kom et les trajectoires postcoloniales*

Article 4

6-1-2016

Présentation

Alex Tcheuyap
University of Toronto

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Tcheuyap, Alex (2016) "Présentation," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 86 : No. 1 , Article 4.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol86/iss1/4>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Ce que s'indigner veut dire : Ambroise Kom et les trajectoires postcoloniales

Jamais la solidarité avant la critique
(Saïd, 1996 : 48)

Intitulée *Le devoir d'indignation. Éthique et esthétique de la dissidence* (2012), la dernière publication à ce jour d'Ambroise Kom marque ce qui peut être considéré comme un testament intellectuel concluant une carrière exceptionnelle d'une quarantaine d'années. Testament intellectuel ? N'est-il pas un peu risqué de le dire, tant il est connu que la véritable retraite des universitaires de son calibre n'a lieu que lorsque le destin les appelle hors du monde des vivants ? Mais si son départ de l'Université américaine se conclut par une réflexion sur l'indignation et la dissidence, c'est parce que le profil intellectuel et social d'Ambroise Kom comme universitaire, certes, mais aussi comme citoyen peut se résumer par les deux termes contenus dans le titre de son ouvrage. Dans un contexte postcolonial où il est plus facile de s'aligner, de dîner que de s'indigner, où *La bouche qui mange ne parle pas* (Otsiemi, 2010), il est évident qu'Ambroise Kom choisit la trajectoire la plus complexe et surtout la plus risquée.

En effet, comment encore s'indigner en Afrique au moment où tous se rangent, où les silences achetés ou calculés rivalisent avec les bavardages journalistiques médiocres ? Comment rester intelligemment, opportunément et utilement dissident dans ce qui reste du Cameroun lorsque des patrouilles de diplômés de pacotille, fatigués et usés d'attendre d'un État prédateur « leur part » de gâteau, sombrent dans la prestidigitation et le commerce académique tout en reproduisant à la fois les modes de production, le discours social ou encore le bricolage académique qui plombent le pays ?

C'est connu, certains Camerounais ont une perverse attirance pour l'indécence. Jean-Pierre Bekolo le mentionne dans le générique de son film *Les Saignantes* (2005), la mort est désormais occasion de festivité ; on laisse mourir les gens, comme le disait le chanteur Sam Mangwana, pour déployer des trésors de gastronomie lors de funérailles fastes. Lorsque le nouveau directeur de la revue

Présence Francophone m'a approché pour préparer un numéro spécial en hommage à Ambroise Kom, auquel il venait de succéder à la tête de cette prestigieuse publication, je me suis dit qu'il était peut-être temps d'apprendre non pas à célébrer comme le font les partis uniques (et iniques), mais à réfléchir aux multiples contributions d'Ambroise Kom. Pour qui a côtoyé ce personnage (il en est certainement un!), pour qui s'est un tant soit peu intéressé à sa formation intellectuelle, à son éthique de vie et à ses passions pour l'éducation, il est difficile de ne pas revenir à ces points cardinaux chez lui, à savoir l'indignation et la dissidence.

Et de fait, en lisant *Le devoir d'indignation* de Kom, impossible de ne pas penser à deux titres importants. D'abord, *Le devoir de violence*, le beau roman de Yambo Ouologuem (1968), dont on n'a retenu pendant longtemps que l'aspect plagiaire. La violence et la rébellion intellectuelles seraient-elles des devoirs civiques en Afrique postcoloniale? Ensuite vient à l'esprit le texte de Stéphane Hessel, *Indignez-vous!* (2010). Partant du principe d'une « insurrection pacifique », Hessel formule ainsi son principe de l'insubordination: « Le motif de base de la Résistance était l'indignation. Nous, vétérans des mouvements de résistance et des forces combattantes de la France Libre, nous appelons les jeunes générations à faire vivre, transmettre, l'héritage de la Résistance. Nous leur disons: prenez le relais, indignez-vous! » (Hessel, 2010: 11). Bien que les contextes de production de Hessel et de Kom diffèrent, tout semble indiquer que ce dernier a suivi les pas d'intellectuels comme Mongo Beti, Williams Sassine, Frantz Fanon ou Aimé Césaire pour s'indigner et résister comme eux, car indignation et résistance sont bien inséparables. Une telle option est d'autant plus pertinente que la société africaine en général et camerounaise en particulier, un demi-siècle après les indépendances, semble fatalement marquée par ce que Jean-Luc Nancy nomme une incorrigible « prolifération de l'immonde » (2002: 16). Celle-ci réduit le sujet à ses pures expressions biologiques: le ventre, le bas-ventre ou le portefeuille, trio par lequel les pouvoirs postcoloniaux assurent leur reproduction en assujettissant de nombreux universitaires et intellectuels. Les spectaculaires retournements de veste foisonnent et la résignation fait rage dans nos pays. Au Cameroun, l'expression consacrée de la résignation est celle-ci: *Biaboya alors? Que pouvons-nous d'ailleurs faire?*

Pourtant, la démission, comme la prostitution intellectuelle ou les astucieux calculs carriéristes de la part de diverses élites (universitaires ou non) ne peuvent constituer une solution face à l'urgence de se développer ou de jeter les bases d'une réflexion authentique sur les défis postcoloniaux. L'indignation, c'est aussi et avant tout des choix austères capables de combattre les injustices ou les haines les plus tenaces, de déjouer les silences les plus calculateurs. Elle passe par « une attitude sans cesse nimbée de scepticisme, de mise en question ou de défis vis-à-vis de l'autorité ou des pouvoirs établis », ou encore par le choix de faire sien « un mode de vie qui peut [...] s'apparente[r] à un refus déraisonnable d'honneurs, de privilèges et de positions de puissance permettant d'accéder aux avantages que l'élite intellectuelle, méritante ou non, considère comme un dû dans la plupart des pays de l'Afrique postcoloniale » (Kom, 2012: 18).

On l'aura compris, l'indignation de Kom est celle d'un intellectuel qui a tenu, au fil de sa carrière, à ne pas changer de cap, ni de camp. Il ne s'agit pas de l'intellectuel sophiste qui se réfugierait dans la fiction d'un savoir coupé du monde. Selon la démarche de Michel Foucault, la trajectoire de Kom illustre le parcours de ceux qui, passant du statut de « l'intellectuel universel » à celui de « l'intellectuel spécifique », choisissent d'œuvrer dans « des secteurs déterminés, en des points précis où les situaient soit leurs conditions de travail, soit leurs conditions de vie (le logement, l'hôpital, l'asile, le laboratoire, l'université, les rapports familiaux ou sexuels) » (Foucault, 2001: 22). C'est aussi ce qui, selon le philosophe français, permet d'avoir une conscience plus concrète et immédiate des enjeux et des initiatives à mener. Professeur de littératures postcoloniales, Kom a aussi été, avec le Collectif C3, le principal meneur et le porteur anonyme d'un grand projet intellectuel qui a permis de susciter des réflexions poussées et des propositions qui, sous d'autres cieux, auraient été directement discutées, certainement saluées pour leur pertinence et originalité, et surtout mises en pratique. À ce titre, il reste bel et bien « l'intellectuel collectif » de Pierre Bourdieu, travaillant à « produire et à disséminer des instruments de défense contre la domination symbolique qui s'arme aujourd'hui, le plus souvent, de l'autorité de la science » (Bourdieu, 2001: 33). Il est surtout resté, du fait de ses postures éthiques, cet intellectuel authentique dont parlait Frantz Fanon et, plus tard, Edward Saïd :

L'intellectuel, au sens où je l'entends, n'est ni un pacificateur *ni un bâtisseur de consensus, mais quelqu'un qui engage et qui risque tout son être sur la base d'un sens constamment critique, quelqu'un qui refuse quel qu'en soit le prix les formules faciles, les idées toutes faites, les confirmations complaisantes des propos et des actions des gens de pouvoir et autres esprits conventionnels. Non pas seulement qui, passivement, les refuse, mais qui, activement, s'engage à le dire en public. [...]* Le choix majeur auquel l'intellectuel est confronté est le suivant : soit s'allier à la stabilité des vainqueurs et des dominateurs, soit – et c'est le chemin le plus difficile – considérer cette stabilité comme alarmante, une situation qui menace les faibles et les perdants de totale extinction, et prendre en compte l'expérience de leur subordination ainsi que le souvenir des voix et personnes oubliées (1996 : 39. Je souligne).

Cette réflexion de Saïd résume parfaitement les trajectoires d'indignation et de dissidence à la lumière de la production intellectuelle d'Ambroise Kom et de son positionnement politique. Ces trajectoires sont marquées, notons-le également, par le choix de ses objets d'études : l'institution littéraire et la folie. En outre on notera, en très bonne place, sa posture d'intellectuel social. « Collectif » au sens de Bourdieu, ou bousculeur de conventions au sens de Fanon et Saïd. Voilà qui justifie non seulement l'utilité d'un numéro spécial de cette nature, mais aussi la nature des textes réunis ici.

Lorsqu'Ambroise Kom revient au Cameroun en 1984, en plein contexte monolithique, il triomphe au Département de littérature négro-africaine des enseignements « classiques », voire aseptisés. À l'époque, il faut mobiliser du courage pour s'attaquer non seulement à certains textes de Mongo Béti, mais aussi à certains sujets. C'est dans ce contexte qu'il commence une série de réflexions sur la folie dans la littérature. Il s'est en effet rendu compte que le fou dans *L'aventure ambiguë* (1961) n'était pas tout-à-fait fou, et que l'expérience postcoloniale offrait à l'imagination littéraire des « fous à lier » dont il était important de mesurer l'intelligibilité au prisme d'appareillages théoriques qu'il était le premier (et souvent le seul) à travailler. On comprend donc la place de la folie dans sa production intellectuelle que Florian Alix revisite dans les œuvres de Mongo Béti et de M. Y. Mudimbe. Saisie comme processus d'exclusion sociale fondée sur l'aliénation en fonction de normes dictées par un discours dominant, l'indignation devient alors le seul choix raisonnable.

La folie comme catégorie analytique s'impose à Kom dans un contexte où les littératures africaines peinent à s'autonomiser – et

elles peinent encore! —, où des débats font rage sur la pertinence des théories «étrangères» aux textes africains. Une analyse attentive de chacun de ses ouvrages, à commencer par *George Laming et le destin des Caraïbes* (1986), montre qu'il est possible de procéder à une lecture intelligente de ces productions avec des outils «d'ailleurs» sans forcément s'aliéner. Si les théories «occidentales» s'avèrent parfois hégémoniques, elles peuvent aussi enrichir la réflexion sur le monde culturel ou politique africain. C'est à ce titre qu'on peut mieux cerner la contribution de Louis-Bertin Amougou qui s'appuie sur Pierre Bourdieu pour explorer les mécanismes littéraires en Afrique. Kasereka Kavwahirehi, quant à lui, soulève la question de l'extraversion théorique de manière frontale en insistant sur la légitimation des savoirs en Afrique. L'enjeu pour lui, dans cette analyse serrée, est de dégager, chez Kom, les conditions de possibilité d'un discours scientifique «qui puisse être l'émanation de la vie matérielle et des contextes existentiels et sociopolitiques africains».

C'est dans le même registre qu'on pourrait situer la contribution d'Yvette Balana qui s'interroge sur «la capacité de l'Africain à sortir du déchirement entre une tradition frelatée et les pesanteurs d'une modernité totalitaire». Si la modernité postcoloniale est «totalitaire», comme le soutient Balana, l'université est le lieu où cela se voit souvent le plus. Au Cameroun ou au Congo «démocratique» (pour s'en tenir à ces seuls exemples), l'université a souvent été un repère non seulement de cancre diplômés hâtivement promus à divers postes lors des farces saisonnières de nominations de responsables politiques et académiques, mais aussi et surtout, un repère d'indicateurs travaillant pour diverses agences de renseignement et polices politiques. Demandez à Ambroise Kom ce que valent la fréquentation de Mongo Béti, la participation à une conférence sur la littérature politique au Cameroun ou la proposition de sujets de réflexion littéraire sur la folie. Interrogez Pius Ngandu Nkashama sur ce que lui ont mérité ses réflexions sur l'université congolaise sous Mobutu¹. Cette «université» policière, souvent transformée en campement militaire, fournit aussi la matière narrative à une production romanesque dont traite l'article de Jean-Marie Wounfa pour en déterminer les préjugés, clichés, stéréotypes et idées reçues.

¹ Lire à ce sujet «Débat sur l'Université» et «Lettre à un intellectuel zaïrois», repris dans M. T. Zezeze Kalonji, 1996: 151-157 et 159-167.

Les deux derniers articles de ce dossier, ceux de Valentin Zinga et d'Armelle Cressent, approchent le sujet Kom d'un point de vue à la fois intellectuel et social, personnel même. À Valentin Zinga j'ai emprunté le titre de ce numéro : « Ce que s'indigner veut dire ». Au-delà de l'évident intertexte – et de l'interdiscours – bourdieusien, le questionnement de l'indignation – et de l'indignité – reste inséparable de cet ancrage social – donc politique – dont parlent Bourdieu, Foucault et Saïd. Comme Fanon, Ambroise Kom parfait la démarche en investissant le champ de la praxis sociale. Non pas en rejoignant hâtivement un parti politique ou d'autres associations prébendières comme beaucoup de ses collègues, mais en participant, avec ses publications et ses idées, à des initiatives civiles. Zinga le montre bien, Kom a pris des postures, des positions et des positionnements difficiles pour arriver, *in fine*, à la création d'une Université, l'Université des Montagnes : première initiative universitaire émanant de la société civile en Afrique noire. Excellente initiative s'il en est. Mais qui a dit qu'il ne faut pas désespérer du Nègre ?

Il ne fallait certainement pas attendre plus longtemps car, très vite, l'Université des Montagnes est devenue l'Université des « montagnes ». C'est l'un des arguments de la contribution d'Armelle Cressent, qui a une perspective unique du parcours intellectuel et politique de Kom. Fidèle à l'excellence, il avait en effet mis sur pied un projet d'université, malheureusement rapidement assiégée par une pègre famélique et clanique. L'avenir montrera l'étendue des dégâts produits par ces divers montages pour s'approprier ce projet qui, au départ fut pourtant conçu comme un projet collectif, mais est désormais pris d'assaut par de sombres réseaux ethniques ou simplement prédateurs. D'où l'importance, selon Cressent qui emprunte à Foucault, de penser la société camerounaise à partir de la folie et pas seulement la folie à partir des instances de ladite société.

On l'a vu, Armelle Cressent nous ramène à la folie qui déjà inaugure ce numéro avec la contribution de Florian Alix. Est-ce à dire que la folie est la seule forme de salut des sociétés postcoloniales ? Celles-ci auraient sans doute besoin de « fous à délier » pour bousculer les certitudes et nous rappeler qu'en dépit des félonies et démissions quotidiennes, l'avenir est encore possible. Et que *Demain n'est pas encore loin*, pour paraphraser Victor Bouadjo (1989). Et, enfin, ce numéro de *Présence Francophone* se termine

avec des hommages : ceux de Marcelin Vounda Etoa, de Thomas Théophile Nug Bissohong et de Pius Ngandu Nkashama qui ont tous trois connu Ambroise Kom à divers titres. Ce que ces témoignages révèlent, comme un certain nombre de textes de ce dossier, c'est que la pratique intellectuelle et pédagogique de Kom met à mal les réflexes autoritaires de fixation des modèles de comportement et des schémas de normalisation sociale. Le sujet postcolonial qu'il est reste gravement (voire fatalement) sceptique face à *toutes* les formes d'autorité et, comme Saïd, ne sacrifie pas la critique utile au profit de n'importe quelle solidarité instinctive. Convaincu que l'espace postcolonial est constitué par un ordre fabriqué par les systèmes politiques, puis reproduit insidieusement par des fonctionnaires ou diplômés passant pour des universitaires, Kom semble avoir compris avec Saïd (2005 : 133), au cours de ces décennies de formation et de réflexion sur le devenir de l'Afrique, que les « représentations préétablies et réifiées du monde » ne méritent qu'une seule chose : l'indignation et la dissidence. Dans la dignité s'entend.

Alexie TCHEUYAP
University of Toronto

Références

- BOUADJIO, Victor (1989). *Demain est encore loin*, Paris, Baland.
- BOURDIEU, Pierre (2001). *Contre-feux 2*, Paris, Raisons d'agir.
- COLLECTIF C3 (1997). *Le Cameroun éclaté. Inventaire des revendications ethniques*, Yaoundé, Éditions C3.
- (1993). *Changer le Cameroun. Pourquoi pas ?* Douala, Éditions C3.
- FANON, Frantz (1961). *Les damnés de la terre*, Paris, Maspéro.
- FOUCAULT, Michel (2001). *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard.
- HESSEL, Stéphane (2010). *Indignez-vous !* Montpellier, Éditions Indigènes.
- KALONJI, M. T. Zezeze (1996). *Une écriture de la passion chez Pius Ngandu Nkashama*, Paris, L'Harmattan.
- KANE, Cheikh Hamidou (1961). *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard.
- KOM, Ambroise (2012). *Le devoir d'indignation. Éthique et esthétique de la dissidence*, Paris, Présence Africaine.
- (1986). *George Laming et le destin des Caraïbes*, Ottawa, Didier.

NANCY, Jean-Luc (2002). *La création du monde ou la mondialisation*, Paris, Galilée.

NGANDU NKASHAMA, Pius (1996). « Débat sur l'Université » (1992), dans M. T. Zezeze KALONJI, *Une écriture de la passion chez Pius Ngandu Nkashama*, Paris, L'Harmattan : 151-157.

-- (1996). « Lettre à un intellectuel zaïrois » (1992), dans M. T. Zezeze KALONJI, *Une écriture de la passion chez Pius Ngandu Nkashama*, Paris, L'Harmattan : 159-167.

OTSIEMI, Janis (2010). *La bouche qui mange ne parle pas*, Paris, Jigal.

OUOLOGUEM, Yambo (1968). *Le devoir de violence*, Paris, Seuil.

SAÏD, Edward W. (2005). *Humanisme et démocratie*, Paris, Fayard.

-- (1996). *Des intellectuels et du pouvoir*, Paris, Seuil.